

STEWART, Lee, «*It's Up to You*»: *Women at UBC in the Early Years*. Vancouver, University of British Columbia Press for the UBC Academic Women's Association, 1990. 176 p.

Ruby Heap

Volume 44, Number 3, Winter 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304918ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304918ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Heap, R. (1991). Review of [STEWART, Lee, «*It's Up to You*»: *Women at UBC in the Early Years*. Vancouver, University of British Columbia Press for the UBC Academic Women's Association, 1990. 176 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44(3), 455–458. <https://doi.org/10.7202/304918ar>

STEWART, Lee, *«It's Up to You»: Women at UBC in the Early Years*. Vancouver, University of British Columbia Press for the UBC Academic Women's Association, 1990. 176 p.

De même que l'histoire des universités canadiennes commence à prendre de l'élan, l'évolution de la place et du rôle des femmes dans ces institutions suscite depuis quelque temps un nombre croissant de travaux et de recherches. Cependant, avant la parution de l'étude de Lee Stewart, on ne comptait qu'une monographie consacrée au sujet, *We Walked Very Warily: a History of Women at McGill*, publiée en 1981 par Margaret Gillet. Relatant l'expérience des femmes à l'Université de la Colombie-Britannique depuis son établissement en 1915 jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, *«It's Up to You»: Women at UBC in the Early Years* commémore le soixante-quinzième anniversaire de la fondation de l'université, en plus d'inaugurer une nouvelle collection de monographies consacrée aux femmes et aux universités, dirigée par la «UBC Academic Women Association». Voilà une initiative heureuse qui devrait mener à la publication d'études similaires au cours des prochaines années.

À l'origine une thèse de maîtrise complétée en 1986, l'étude de Lee Stewart s'intéresse aux institutions qui ont marqué la participation des femmes à l'Université de la Colombie-Britannique ainsi qu'à l'action menée par un grand nombre d'entre elles — étudiantes, diplômées, professeures et administratrices — dans le but de renforcer et d'accroître cette participation. Même si cette université avait souscrit dès le départ au principe de l'éducation mixte («co-education»), cela ne signifiait pas qu'elle était acquise pour autant à celui de l'égalité entre les étudiantes et les étudiants, voire même à l'idée d'une formation universitaire pour les filles. C'est ce qui ressort des premiers chapitres, qui examinent les facteurs qui ont milité en faveur de l'établissement d'un département de nursing dès 1919 — une première dans tout l'Empire britannique — et de la création du poste de «Dean of Women» deux ans plus tard, et ceux qui, d'autre part, ont retardé jusqu'en 1943 l'ou-

verture d'un département d'économie domestique et l'établissement de résidences pour filles jusqu'en 1951. Dans l'un et l'autre cas, ce sont des considérations financières qui, soutient l'auteure, expliquent avant tout l'action ou l'inaction de l'administration, la nature et l'étendue de la participation des femmes à l'université dépendant étroitement des ressources mises à la disposition de cette institution.

Ainsi, la nomination, au lendemain de la Première Guerre mondiale, d'une doyenne chargée de voir aux affaires de la clientèle féminine permit à l'université, non seulement d'accéder à une requête pressante des étudiantes, mais aussi de procurer à ces dernières un professeur à bon marché pour les cours d'anglais qu'elles étaient alors contraintes de suivre dans des locaux séparés. Dans le cas du département de nursing, un autre facteur décisif fut les pressions exercées par les administrateurs d'hôpitaux (masculins) qui désiraient créer une hiérarchie au sein de la profession d'infirmière par le biais d'un programme de formation universitaire. Or la campagne en faveur de l'établissement d'un département d'économie domestique fut privée d'un tel appui masculin; elle fut menée exclusivement par des femmes, ce qui explique la longue bataille que celles-ci durent mener avant d'atteindre leur objectif. Bref, conclut Lee Stewart, les décisions prises par l'administration universitaire concernant les filles ne s'appuyaient aucunement sur des principes concernant leur éducation, leur statut ou la nécessité de leur procurer un support et un encadrement dans une institution dominée par les hommes. D'ailleurs, l'ouvrage fourmille d'exemples qui montrent jusqu'à quel point l'accès des filles à l'université constituait une victoire à la Pyrrhus. Les étudiantes se butaient constamment aux préjugés et à l'infériorité de leur statut, que ce soit au conseil étudiant, dans le gymnase, dans les cours de génie (pour les intrépides!) et même dans les programmes «féminins», auxquels on accordait peu de prestige.

Cependant, les femmes fréquentant l'Université de la Colombie-Britannique et celles qui les soutenaient par le biais de diverses associations féminines («Clubwomen») étaient résolues à surmonter les obstacles qui empêchaient l'égalité complète entre les étudiantes et les étudiants. Elles étaient bien conscientes que l'interprétation courante de la devise de leur université, TUUM EST, «Cela dépend de toi» («It's Up to You»), s'appliquait davantage à leur situation que la traduction littérale, «C'est à toi» («It is Yours»). Fidèle à un courant historiographique qui évacue le concept de la femme «victime», passive et résignée, Lee Stewart analyse ainsi les différentes «stratégies» que ces femmes utilisèrent dans leur quête d'un statut acceptable pour les étudiantes. Toutefois, l'unanimité ne régnait pas à cet égard. D'une part, il y avait les «séparatistes», qui réclamaient pour les filles une formation universitaire pratique et distincte, conforme aux intérêts spécifiques des femmes et apte à les préparer pour leur rôle social futur de mère, d'enseignante ou d'infirmière. Les «séparatistes», dont les principaux porte-parole étaient le Conseil national des femmes et le «Women's Institute of British Columbia», championnèrent ardemment la cause de l'économie domestique à l'Université de la Colombie-Britannique. Elles furent prises à

partie au début du siècle par Evelyn Farris, membre du Sénat de l'Université de la Colombie-Britannique et fondatrice du Club des femmes universitaires. Farris défendait la position des «intransigeantes» («uncompromising»), qui prônaient une formation égale pour les deux sexes et qui s'opposaient, par conséquent, à la création de cours, de programmes et d'examens distincts pour les filles. A son avis, le type de formation préconisée par les «séparatistes», ne pouvait qu'entraver le développement intellectuel des filles et les inférioriser sur le plan social.

La création d'un département de nursing et surtout l'établissement d'un département d'économie domestique représentaient évidemment une victoire importante pour les «séparatistes». La nomination d'une «doyenne des femmes» et la construction de résidences pour filles constituaient aussi des stratégies «séparatistes», adoptées par les étudiantes dans le but d'amener l'administration à tenir compte de leurs intérêts. Au cours des années 1970, dans la foulée du féminisme contemporain, c'est la position défendue par Evelyn Farris qui triompha finalement, alors que les résidences pour filles et les bureaux de la doyenne fermeront leurs portes et que les étudiantes commenceront à pénétrer dans les facultés dites «masculines». Lee Stewart porte un jugement nuancé sur l'option «séparatiste». Même si celle-ci cantonnait les filles dans une sphère restreinte reflétant la division sexuelle des rôles sociaux, les programmes de nursing et d'économie domestique permirent malgré tout aux étudiantes de recevoir une formation professionnelle supérieure conduisant au marché du travail, ce qui contribua à rehausser la valeur économique et sociale du travail des femmes. De même, l'auteure estime que l'établissement d'associations féminines, telles que la «Women's Undergraduate Society» et la «Ladies Literary and Debating Society», favorisa le développement d'une solidarité féminine, voire l'éclosion d'une vision féministe chez les étudiantes.

Selon Lee Stewart, le statut inférieur des femmes universitaires au cours de la période étudiée s'explique avant tout par l'image stéréotypée de la féminité alors véhiculée par la société. Cette image, qui mettait l'accent sur les attributs sexuels des filles et sur l'exploitation de leurs charmes, était difficilement conciliable avec la poursuite de l'excellence sur le plan universitaire. Elle contribua, par le fait même, à miner la crédibilité intellectuelle des étudiantes. Confrontées par ces attentes contradictoires, la majorité d'entre elles, concut l'auteure, tentèrent de réaliser un équilibre fragile entre l'image et la réalité, sans toutefois déroger aux prescriptions de l'«idéal féminin».

L'étude de Lee Stewart affiche à la fois les qualités et les lacunes d'une thèse de maîtrise. Bien structurée, rédigée dans un style clair et concis, elle s'appuie sur une recherche rigoureuse qui a tiré profit de nombreuses sources orales et imprimées: entrevues, correspondance manuscrite, annuaires de l'université, journaux étudiants et albums-souvenirs. D'autre part, certaines questions sont rapidement esquissées, alors qu'elles auraient mérité une analyse plus approfondie. Ainsi, la présence des femmes — étudiantes et professeures — dans les différents programmes et les différentes facultés

universitaires au cours de la période est en définitive peu documentée. L'ouvrage aurait bénéficié de quelques tableaux illustrant cette présence de façon plus systématique.

L'ouvrage constitue malgré tout une contribution stimulante à l'histoire de l'éducation des filles. Il servira certainement de modèle à d'autres monographies consacrées aux expériences vécues par ces dernières dans nos universités.

*Département d'histoire  
Université d'Ottawa*

RUBY HEAP